II

PREMIER TRALALA

NOTRE CONQUISTADOR, TEL QUE VALENTINE LE BAPTISA

Monsieur l'écrivain, voici donc l'histoire suscitée par la survenue d'une armure dans ton jardin, telle que je la raconterais si j'étais toi.

Je rappellerais tout d'abord au lecteur que j'écris un récit qui se passe en 1519, par exemple, époque que je ne connais pas, sur la lointaine Tierra Firme où je n'ai jamais mis les pieds. *Séparés par un océan d'eau et de temps* comme dit ton Cortázar dans *Là mais où, comment.* La véracité absolue de la reconstitution ne sera pas mon souci, laissons cette audace aux historiographes. Seul le lecteur intransigeant se tiendra aux aguets. Il te regardera les dents, comme tu l'as si plaisamment écrit. Or, tu ne peux pas miser sur l'évocation juste parce que tes sources se résumeront à un tas de bouquins lus de travers sans aucun souci de lucidité historique, parce que ton intention sera subordonnée à un plan vague et ton flot narratif largement ballotté par tes lectures du jour tout autres que didactiques. Tu seras l'ignare agitant son trompe-l'œil, n'est-ce pas ? Ce qui importe, c'est que les

femmes, les hommes que je vais animer et surtout l'air que je vais brasser n'aient pas le moindre soupçon à propos de ton ignorance. De ton ingénuité si tu préfères. De plus, je te soupçonne fortement de ne pas vouloir mener l'affaire à son terme, alors en attendant laisse-moi parler.

Appelons ton conquistador Óxido. Voire Óxido de Yucatán de Hispaniola de Fernandina de Cuba de Castille, c'est mieux qu'Óxido Martin-Dupont-de-la-Motte-de-Terre-de-Taupe. Ce nom-là donne parfaitement chair et corps à notre homme sans s'astreindre à déplier son pedigree. Pour ce qui est du contexte (je préfère le mot entour comme dans entourloupette), passons le récit minutieux des huit siècles d'invasion maure ayant préludé à la Conquista, car je pense que chaque lecteur qui se procurera un livre dont le sous-titre pourra comporter le mot conquistador aura disponible à l'esprit la représentation de l'affaire : des Espagnols en guerre depuis des générations sur leur terre envahie par les Maures, subitement frustrés de violences après la libération de Grenade et leur victoire ultime sur Boabdil El Moro, traversant l'océan et s'abattant comme des nuées de fer sur la Nueva Castilla de Oro del Reino de Tierra Firme.

Dacodac ?

Voici ton Óxido qu'on découvre piaffant comme un hippocampe dans la poussière d'Andalousie tant il désire participer à une expédition outre-mer. Il quitte enfin Séville sur un navire appareillant pour Santo Domingo. Écume sur l'acier de son armure, sel aux creux des doigts, phalanges blanches serrées sur la garde de son épée, grincements des cordes, gémissement du bois, mouettes,

goélands, cieux et vents chauds du bout du nez jusqu'à l'horizon. Arrivé là-bas, il lui reste encore à se languir de longues semaines à Hispaniola où la Conquista se révèle à lui pour ce qu'elle est : une attente idiote passée à téter de drôles d'alcools dans les recoins ombreux d'une contrée bistre comme un pain jamais levé, et dont la poussière sent le caillou recuit ; à croiser des individus à l'âme assoiffée de sang, aux mœurs sinistres, goulus comme des nasses pour ce qui est de la chair, avides de terres et d'esclaves offerts par l'*encomienda*. Où chaque ambition dévorante se trouve régentée par les lois de Castille lourdement enluminées de décrets abstrus, et le tout étayé par une morale pétrie des mains mêmes du Christ. Les mains trouées du Christ qui là où elles se posent laissent à leur tour plaies et sang.

Décidons qu'Óxido sait lire et qu'il a dévoré *Amadis de Gaule*, lui. Ainsi, ton prologue n'aura pas été écrit en vain. Figure-le campé les pieds dans un sable plein de plumes multicolores et de carapaces de crabes, qui fait tournoyer son épée en criant aux perroquets, singes et crevettes qu'il allait conquérir une à une les sept parties du monde, Óxido-Amadis prêt à fendre de la tête à la queue Endriago, le maître couvert de poils, de plumes et d'écailles de l'île du Diable et à se livrer à cent exploits du même tonneau pour la gloire de Dieu et pour celle de Ses Majestés Royales, Très Grands Rois Catholiques, Très Illustres, Très Puissants et Très Excellents Princes – à défaut d'enlacer Oriane (Valentine !) la Sans Égale.

Óxido quitte Hispaniola pour Cuba. Là, enfin, Hernán Cortés l'enrôle lui et d'autres au nez et à la barbe de ce

Diego Velázquez de Cuéllar, rival en convoitises avec lequel l'alcade se chamaillera jusqu'à la fin.

Donc, le 10 février 1519, Óxido quitte le cap San Antonio situé à la pointe de Cuba, vers le Yucatán, à bord d'un des onze navires qui allèrent mouiller en vue de l'île de Cozumel, sous le cap Catoche, cap aussi appelé pointe de Guaniguanico, nom aussi rigolo que Knokke-le-Zoute. Le temps est clair, la mer calme. On met les barques à flot. Autour d'Óxido, ses frères d'armes de fer et de cuir bruyants comme des casseroles sautent des chaloupes et avancent vers l'agreste nudité du rivage, et déjà entre leurs jambes sinuent les vers marins appelés tarets qui seront cause, si l'on en croit certains témoignages, de la destruction de la flotte de Cortés devant Vera Cruz et d'autres silencieux forfaits ignorés de tes historiens.

Maintenant, écoute bien.

Óxido n'avait que peu à faire d'or et de conquête, il n'avait pas même posé les yeux sur l'étendard de Cortés portant la devise *Amici, sequamur crucem et si nos idem habemus, vere in hoc signo vencemus*: Camarades, tenons haut cette croix et la foi nous apportera la victoire, ou un machin approchant, je ne connais du latin que son versant cuisine, *chasserus tuus lapinus*, *obladi oblada* et le *Caesar* de Manset.

En vérité, Óxido aimait les histoires merveilleuses, les contes – que nous appellerons par la suite le tralala – et il était à ce titre curieux d'un boniment mirifique rapporté par un soldat de Juan de Grijalva, dont l'expédition avait abordé l'île de Cozumel l'année précédente.

Désertant le ravitaillement en eau, la destruction d'idoles et la préparation de la revue militaire qui demeuraient les raisons de la halte, Óxido décida d'aller éprouver le racontar par lui-même. Il s'éclipsa en catimini et c'est ainsi, peut-on imaginer, que le nombril de ton héros passa de son ventre sur son dos.

§

Je regardai drôlement Valentine. La gamine me laissa interloqué et elle, imperturbable interloque battant à peine des cils, continua tout à fait comme si notre reconstitution n'avait pas été dès le début victime d'un brusque hoquet.

CE QU'IL EN COÛTA À ÓXIDO D'ÊTRE CURIEUX DE SORNETTES

Laissant à d'autres le soin d'attraper les dindes et les cochons sauvages formant le seul comité d'accueil dans les villages désertés (les insulaires ayant déguerpi à l'arrivée des voiliers), Óxido, flanqué de deux compagnons désirant fuir les corvées, s'enfonça vers le centre de l'île. Ils glanèrent des vieillards oubliés dans les maïs et Juan d'Anvers qui savait un peu la langue de Cozumel leur demanda où vivait l'Indienne de la Jamaïque dont le nom était Farfan.

C'est un marin de l'équipage de Juan de Grijalva rencontré dans une taverne de Santiago de Boroco qui avait

appris à Óxido que, deux ans plus tôt, la chaloupe où cette Farfan se tenait avec d'autres pêcheurs avait été drossée loin de son île par un coup de vent de sud-ouest et avait chaviré sur la côte de Cozumel. Là, les sauvages avaient massacré les hommes au nombre desquels se trouvait l'époux de Farfan et, l'épargnant elle en raison de son allure intimidante, ils voulurent l'offrir à l'un de leurs libidineux *calachonis*. Le marin avait affirmé à Óxido que cette femme volontaire corrigea ceux qui l'agrippaient et se rebella si foutrement qu'elle transforma l'inconvenant *calachoni* en un de ces cochons locaux appelés pécaris ; que deux autres prétendants aussi brutaux subirent le même sort et que, de peur d'épuiser la réserve de *calachonis* que l'île comptait et de finir gouvernés par des cochons, on la laissa dès lors vaquer à ses occupations sans chercher à frotter la lampe de son intimité. Oui, voilà ce que prétendit Ortiz, homme de Juan de Grijalva à la barbe suintant le pulque, qui jura avoir entendu l'histoire tomber de la bouche même de l'interprète de l'expédition ayant, insista Ortiz, assisté au prodige.

Convenons que la fable était de nature à exciter plus encore l'Amadis qui trépignait en Óxido.

Farfan vivait près d'une des sources de l'île, elle avait bâti sa hutte en jetant des troncs entre deux rocs. C'était une grande femme aux traits farouches et à l'air buté qui aurait pu jouer *Gungala, la Vierge de la jungle*, rôle où s'est illustrée Kitty Swan et dont je sais que tu possèdes deux films. Mais, sans doute au prétexte qu'on avait massacré son mari, qu'elle était de mauvais commerce avec les hommes ! La découvrant peu vêtue, les

compagnons d'Óxido se firent pressants, ils avancèrent vers elle les bras tendus et l'échine concupiscente. Elle frappa du pied une jarre de terre cuite, fit couler sur eux le miel épais, ce qui les immobilisa, et tandis qu'ils étaient englués sans défense dans cet ambre sirupeux elle les métamorphosa en cochons.

Juan d'Anvers et Antonio de Sandoval furent changés en pécaris sous les yeux d'Óxido.

Óxido avait le jarret vif, il échappa à la Jamaïcaine et la magie dont elle avait usé le toucha bien moins gravement. Il en fut quitte pour un désagrément qu'il découvrit lorsqu'il se dénuda pour se laver. Son ventre était lisse, son nombril avait disparu. Il le chercha avec les doigts et le trouva déplacé dans son dos.

Óxido revint au campement sans rien dire et se mêla aux hommes. Il supporta les décharges d'*escopetas*, les coups de canon et le hennissement des chevaux forcés à parader dans leur manteau d'écume, hennissement sciemment provoqué par Alonso Hernández de Portocarrero à des fins de sidération. Le but de cette étape était de plier la troupe disparate à une discipline à laquelle elle n'avait pas encore été soumise avant d'aborder l'expédition proprement dite et Cortés en fut très satisfait. Lorsque la revue cessa, Óxido compta parmi ceux qui brisèrent à coups de masse les figures grimaçantes des oratoires, puis il aida les charpentiers Alonso Nuñez et Alvaro Lopez à ériger à la place de ces idoles une large et haute croix de bois.

On avait envoyé des soldats battre le rappel de la population fugitive et la persuader des intentions

pacifiques de Cortés, aussi des replis de l'île apparurent ici et là des Indiens à la manière de gouttes exsudées d'un fruit pressé. Ils revinrent, peureux, soumis, promptement convertis, dans leur village rebaptisé Santa Cruz. L'interprète Melchorejo glissa à leurs caciques que d'autres Espagnols allaient arriver en nombre, il leur valait mieux s'attirer les bonnes grâces des premiers sinon aïe.

Óxido jaugea le ramdam avec l'acuité distraite d'un badaud devant un illusionniste. Il trouvait les sauvages laids dans leur coton effiloché, la face peinte et poussiéreuse, la chair ébouriffée de plumes, le cartilage du nez alourdi de bricoles donnant aux narines les courbes d'une moule ouverte. Les femmes lui parurent de petites poupées aux pieds crevassés. Peut-être pas si vilaines que ça, mais il se sentit désappointé par leur mise, lui qui attendait de l'histoire qu'elle anime devant ses yeux avides de merveilles des figures autrement étonnantes. Là, il découvrait des sortes de sœurs des paysannes d'Estrémadure victimes d'une dessiccation propre à transformer le fruit rond de ses attentes en un pruneau fripé. Bien que maigres, certaines apparaissaient affligées d'un surplus de chair brune qui les arrondissait en une poterie replète, Óxido aimait la femme replète, nous le verrons avec Cihuaxochitl, mais aucune de ces potiches ne promettait de contenir d'eau de rose, de jus du fruit de l'arbre-à-romance ou du sirop épais tiré du creux des reins par l'étreinte.

Seule cette redoutable Farfan avait étanché sa soif de conte.